

## Brève introduction à la théorie du signe

### 1. Trois modèles de compréhension du signe

Les deux sources majeures de la théorie du signe au XX<sup>e</sup> siècle sont la sémiotique de Charles Sanders Peirce (1839-1914) et la sémiologie de Ferdinand de Saussure (1857-1913). Selon Jean-Marie Klinkenberg, « les deux pères fondateurs convergeaient sur deux points importants : d'abord pour faire de ce qu'ils nomment l'un sémiologie et l'autre sémiotique la science des signes ; ensuite pour mettre en avant l'idée que ces signes fonctionnent comme un *système formel* »<sup>1</sup>. Si Jean-Marie Klinkenberg affirme la préséance de plus en plus marquée du terme « sémiotique » au détriment de « sémiologie », il faut toutefois noter qu'au regard des deux traditions qu'elles prolongent, nous sommes en face de perspectives spécifiques fort différentes, l'une étant essentiellement « philosophique » (Peirce), l'autre essentiellement « linguistique » (de Saussure). A côté de ces deux orientations majeures de la théorie du signe au XX<sup>e</sup> siècle, « le modèle de signe le plus utilisé reste le modèle triadique popularisé par Ogden et Richards »<sup>2</sup>.

### 2. Le signe selon Ferdinand de Saussure (1857-1913)

Linguiste renommé, Ferdinand de Saussure est issu d'une vieille famille genevoise riche en personnalités scientifiques de premier plan. Surtout connu par son *Cours de linguistique générale*, il faut noter que celui-ci n'est pas de sa main. Il s'agit d'un ouvrage posthume édité par une poignée d'étudiants à partir de leurs notes de cours. L'autre particularité remarquable au regard de l'énorme influence exercée par de Saussure est que la sémiologie tient fort peu de place dans ses propos. Ferdinand de Saussure est avant tout un linguiste et non un

---

<sup>1</sup> KLINKENBERG Jean-Marie, *Précis de sémiotique générale*, De Boeck, Bruxelles, 1996, p.18

<sup>2</sup> AUROUX Sylvain, *La philosophie du langage*, PUF, Paris, 1996, p.116

théoricien du signe. Si de Saussure parle de signe, il s'agit du signe linguistique et non d'une approche générale du signe comme chez Peirce. Il reste que son influence est considérable en dépit de la limitation à quelques paragraphes de ses propos sur la sémiologie.

## 2.1. Qu'est-ce que la sémiologie ?

Selon le *Cours de linguistique générale (CLG)*, la sémiologie est une science à venir, non établie, et qui doit en principe s'inscrire dans le domaine de la psychologie :

« On peut [...] concevoir *une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale* ; elle formerait une partie de la psychologie, et par conséquent de la psychologie générale ; nous la nommerons *sémiologie* (du grec semeîon, « signe »). Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent. Puisqu'elle n'existe pas encore, on ne peut dire ce qu'elle sera ; mais elle a droit à l'existence, sa place est déterminée d'avance. La linguistique n'est qu'une partie de cette science générale, les lois que découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique, et celle-ci se trouverait rattachée à un domaine dans l'ensemble des faits humains. »<sup>3</sup>

Si de Saussure donne une définition du signe dans le *CLG*, il s'agit d'une définition qui, d'une part, est limitée à celle du signe linguistique et, d'autre part, est suspendue à une réévaluation future lorsque la sémiologie verra réellement le jour. On peut remarquer avec Sperber et Wilson, que depuis la prédiction du *CLG* « aucune loi fondamentale de la sémiotique n'a jamais été découverte, non plus qu'aucune application intéressante de la sémiotique à la linguistique »<sup>4</sup>.

## 2.2. Le signe comme entité psychique

Le premier caractère du signe linguistique chez de Saussure est d'être essentiellement psychique. Le *CLG* affirme ce point de vue on ne peut plus clairement :

« On a vu [...], à propos du circuit de la parole que les termes impliqués dans le signe linguistique sont tous deux psychiques et sont unis dans notre cerveau par le lien de l'association. Insistons sur ce point. Le signe linguistique unit non une chose et un nom mais

<sup>3</sup> SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris, 1995 [1916], p.33

<sup>4</sup> SPERBER Dan, WILSON Deirdre, *La pertinence, Communication et cognition*, trad. de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, Les Éditions de Minuit, Paris, 1989 [1986], pp.19-20

un concept et une image acoustique. Cette dernière n'est pas le son matériel, chose purement physique, mais l'empreinte psychique de ce son, la représentation que nous en donne le témoignage de nos sens, elle est sensorielle, et s'il nous arrive de l'appeler « matérielle », c'est seulement dans ce sens et par opposition à l'autre terme de l'association, le concept, généralement plus abstrait. Le caractère psychique de nos images acoustiques apparaît bien quand nous observons notre propre langage. Sans remuer les lèvres ni la langue, nous pouvons nous parler à nous-mêmes ou nous réciter mentalement une pièce de vers. »<sup>5</sup>

Pour éviter la réduction du signe à sa composante « sensorielle », c'est-à-dire à l'image acoustique psychique, Ferdinand de Saussure crée le couple *signifiant* / *signifié* qui vient se substituer au couple *image acoustique* / *concept* :

« Nous appelons *signe* la combinaison du concept et de l'image acoustique : mais dans l'usage courant ce terme désigne généralement l'image acoustique seule, par exemple un mot (*arbor*, etc.). On oublie que si *arbor* est appelé signe, ce n'est qu'en tant qu'il porte le concept « arbre », de telle sorte que l'idée de la partie sensorielle implique celle du total. L'ambiguïté disparaîtrait si l'on désignait les trois notions ici en présence par des noms qui s'appellent les uns les autres tout en s'opposant. Nous proposons de conserver le mot *signe* pour désigner le total, et de remplacer *concept* et *image acoustique* respectivement par *signifié* et *signifiant* ; ces derniers termes ont l'avantage de marquer l'opposition qui les sépare soit entre eux, soit du total dont ils font partie. »<sup>6</sup>

Cette affirmation du signe comme entité psychique est capitale pour comprendre le rôle et la responsabilité du sujet dans la constitution du signe. Dans ses *Écrits* (publiés près d'un siècle après le *CLG*), Ferdinand de Saussure insiste sur l'importance du point de vue et, par conséquent, sur l'implication du sujet :

« Le continuel et subtil défaut de toutes les distinctions linguistiques est de croire qu'en parlant d'un objet à un certain point de vue on est, de ce fait, dans le dit point de vue ; dans les neuf dixièmes des cas c'est justement le contraire qui est vrai pour une raison très simple :

Rappelons-nous en effet que l'objet en linguistique n'existe pas pour commencer, n'est pas déterminé en lui-même. Dès lors parler d'un objet, nommer un objet, ce n'est pas autre chose que d'invoquer un point de vue **A** déterminé.

Après avoir dénommé un certain objet, livré le point de vue **A**, qui n'a d'existence absolument que dans l'ordre **A**, il est permis peut-être (dans certains cas) de voir comment se présente cet objet de l'ordre **A**, vu selon **B**.

*A ce moment est-on dans le point de vue A ou dans le point de vue B ?* Régulièrement il sera répondu qu'on est dans le point de vue **B** ; c'est qu'on a cédé une fois de plus à l'illusion des êtres linguistique menant une existence indépendante. La plus difficile à saisir, mais la plus bienfaisante des vérités linguistiques, est de comprendre qu'à ce moment on n'a pas cessé au contraire de rester fondamentalement dans le point de vue **A**, du seul fait qu'on fait usage d'un terme de l'ordre de **A**, dont la notion même nous échapperait selon **B**. »<sup>7</sup>

<sup>5</sup> SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, op.cit, p.98

<sup>6</sup> *Ibidem*, p.99

<sup>7</sup> DE SAUSSURE Ferdinand, *Ecrits de linguistique générale*, texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Gallimard, Paris, 2002, pp.23-24

### 2.3. Arbitraire et linéarité du signe linguistique

Le *CLG* précise ensuite les deux caractères « primordiaux » du signe linguistique.

#### a) L'arbitraire du signe :

« Le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire, ou encore, puisque nous entendons par signe le total résultant de l'association d'un signifiant à un signifié, nous pouvons dire plus simplement : *le signe linguistique est arbitraire* ». Ainsi l'idée de « sœur » n'est liée par aucun rapport intérieur avec la suite de sons *s—ö—r* qui lui sert de signifiant ; il [sic] pourrait être aussi bien représenté par n'importe quelle autre : à preuve les différences entre les langues et l'existence même de langues différentes : le signifié « bœuf » a pour signifiant *b—ö—f* d'un côté de la frontière, et *o—k—s* (*Ochs*) de l'autre. »<sup>8</sup>

La reconnaissance du caractère arbitraire de l'association entre signifié et signifiant n'est pas totalement inédite – Aristote reconnaissait déjà la possibilité de dire l'« être » de diverses manières –, cependant avec de Saussure ce caractère de l'arbitraire se voit mis en évidence en tant que caractère primordial. C'est du reste un aspect de la théorie saussurienne qui sera vigoureusement contesté par Émile Benveniste. Ce dernier considère en effet que le signifié est l'« âme » du signifiant et que la relation qui les régit n'est donc pas arbitraire mais tout au contraire « nécessaire »<sup>9</sup>.

#### b) Le caractère linéaire du signifiant :

« Le signifiant, étant de nature auditive, se déroule dans le temps seul et a les caractères qu'il emprunte au temps : a) *il représente une étendue*, et b) *cette étendue est mesurable dans une seule dimension* : c'est une ligne. »<sup>10</sup>

La conséquence pratique de la linéarité du signe linguistique est de ne pas autoriser un auditeur à recevoir plusieurs discours en même temps. C'est un des caractères qui distingue le plus clairement le langage articulé aux autres formes d'expressions symboliques, telles que la musique et la réception d'un ensemble symphonique (par définition polyphonique), ou en peinture avec la perception des différentes composantes de l'œuvre dans son ensemble.

<sup>8</sup> SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, op.cit., p.100

<sup>9</sup> BENVENISTE Emile, *Problèmes de linguistique générale 1*, Gallimard, Paris, 1966, p.51

<sup>10</sup> SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, op.cit., p.103

## 2.4. La valeur

A ces caractères premiers du signe saussurien, l'arbitraire et la linéarité, il faut ajouter le concept de « valeur », qui est au fondement de la lecture structuraliste. Le *CLG* considère tout d'abord la valeur dans la relation entre signifiant et signifié :

« C'est que là, comme en économie politique, on est en face de la notion de *valeur* ; dans les deux sciences, il s'agit d'un *système d'équivalence entre des choses d'ordres différents* : dans l'une un travail et un salaire, dans l'autre un signifié et un signifiant. »<sup>11</sup>

Mais ce qui importe n'est pas tant la valeur d'échange entre les éléments du signe que la place d'un signe linguistique dans l'ensemble des signes linguistiques :

« En outre l'idée de valeur, [...], nous montre que c'est une grande illusion de considérer un terme simplement comme l'union d'un certain son avec un certain concept. Le définir ainsi, ce serait l'isoler du système dont il fait partie ; ce serait croire qu'on peut commencer par les termes et construire le système en en faisant la somme, alors qu'au contraire c'est du tout solidaire qu'il faut partir pour obtenir par analyse les éléments qu'il renferme. »<sup>12</sup>

Un élément ne se définit qu'en relation avec tous les éléments de l'ensemble auquel il appartient. C'est cette relation de l'élément à l'ensemble des éléments que de Saussure appelle valeur. Le langage est fondé sur un jeu de différences, de distinctions et d'oppositions. Le *CLG* va jusqu'à affirmer que « *dans la langue il n'y a que des différences* »<sup>13</sup>.

## 2.5. La distorsion du signe saussurien par le structuralisme

Il est impératif de distinguer la définition du signe telle que produite dans le *CLG* et la définition structuraliste, qui se réclame pourtant de Ferdinand de Saussure. C'est toutefois l'approche structuraliste qui s'est imposée, en dépit de la distorsion flagrante du texte saussurien. Comme le note Moeschler et Reboul, la nature psychique du signe chez de Saussure a été évacuée :

« Saussure avait construit une théorie linguistique fortement teintée de psychologie mentaliste ; or cette dimension de la tradition saussurienne a progressivement disparu, et la

---

<sup>11</sup> *Ibidem*, p.115

<sup>12</sup> *Ibidem*, p.157

<sup>13</sup> *Ibidem*, p.166

langue a fini par être définie comme une pure forme dans laquelle seules les relations entre unités linguistiques (phonologiques, morphologiques, grammaticales ou lexicales) comptent. »<sup>14</sup>

Du point de vue de la compréhension du signe, la transformation majeure du structuralisme est d'avoir fait du signifiant une entité matérielle. Certes, Roland Barthes reconnaît la nature psychique du signifié :

« En linguistique, la nature du signifié a donné lieu à des discussions qui ont surtout porté sur son degré de « réalité » ; toutes s'accordent cependant pour insister sur le fait que le signifié n'est pas « une chose », mais une représentation psychique de la « chose » ; [...]; Saussure lui-même a bien marqué la nature psychique du signifié en l'appelant *concept* : le signifié du mot *bœuf* n'est pas l'animal *bœuf*, mais son image psychique [...]. »<sup>15</sup>

Par contre, Barthes refuse d'accorder cette même nature psychique au signifiant, qui est considéré comme un « médiateur » du signifié, et en tant que tel doit être matériel :

« La nature du signifiant suggère, en gros, les mêmes remarques que celle du signifié : c'est un pur *relatum*, on ne peut séparer sa définition de celle du signifié. La seule différence, c'est que le signifiant est un médiateur : la matière lui est nécessaire ; [...] »<sup>16</sup>

En affirmant le rôle de « médiateur » tenu par le « signifiant », Barthes bouleverse la proposition saussurienne du signe comme entité purement psychique. Il rompt de surcroît la stricte égalité de rôles entre signifiant et signifié. Le philosophe Alain Juranville a bien noté cet autre aspect original de la définition saussurienne :

« Il faut souligner ici la radicalité de la position saussurienne, pour qui signifiant et signifié ne sont nullement, comme on le croit, dans les mêmes rapports que le corps et l'âme de la métaphysique. Ils sont plutôt, dit-il comme les atomes d'hydrogène et l'atome d'oxygène dans la molécule d'eau. Donc tout à fait sur le même plan, le signifié n'étant pas plus ce pour quoi le signifiant est un instrument que l'inverse. »<sup>17</sup>

Lorsque des théories saussuriennes on transforme le signifiant en une matérialité médiatrice, le risque majeur est de voir finalement le « signifiant » *contenir* le « signifié ». Dans ce cas, toute compréhension du processus sémiotique est impossible, si ce n'est comme un rapport magique, transcendant au sujet. La forclusion de toute compréhension du processus

<sup>14</sup> MOESCHLER Jacques, REBOUL Anne, *La pragmatique aujourd'hui, Une nouvelle science de la communication*, Seuil, Paris, 1998, p.141

<sup>15</sup> BARTHES Roland, « Eléments de sémiologie », in *Communications 4*, Seuil, Paris, 1964, p.107

<sup>16</sup> *Ibidem*, p.109

<sup>17</sup> JURANVILLE Alain, *Lacan et la philosophie*, PUF, Paris, 1984, p.44

sémiotique repose sur la conjonction d'une expulsion du « signifiant » hors de la conscience, brisant *de facto* l'unité du signe et la solidarité psychique entre « signifiant » et « signifié », tout en affirmant par ailleurs la relation de nécessité entre « signifiant » et « signifié »<sup>18</sup>. Avec le signifiant matériel, Barthes en vient à dire que « dans la langue, le signifié est en quelque sorte « derrière » le signifiant et ne peut être atteint qu'à travers lui, [...] »<sup>19</sup>. Dans cette perspective, la pratique du langage ne peut procéder que d'une relation de type magique. Comment en effet un « concept » pourrait-il se retrouver dans un objet sensible, telle qu'une articulation graphique ou phonique ?

Aborder le doublet saussurien selon une topologie centrée sur la conscience, comprise comme siège des activités psychiques, modifie singulièrement la compréhension du langage. Face à cette approche qui tente de préserver la positivité du signe par la distorsion du signifiant en une entité matérielle, le texte saussurien nous plonge dans la pure négativité : le signe linguistique est une entité psychique ; psychique est le signifié, psychique est le signifiant.

Par ailleurs, la linguistique structuraliste a opportunément retenu que le langage était le système de signes le plus important ; ce qui est effectivement affirmé par de Saussure :

« [...] la langue est un système de signes exprimant des idées et par là, comparable à l'écriture, à l'alphabet des sourds-muets, aux rites symboliques, aux formes de politesse, aux signaux militaires etc... elle est seulement la plus importante de ces systèmes »<sup>20</sup>

Toutefois, de Saussure ne dit à aucun moment que les autres systèmes de signes sont régis par le modèle de la langue. Bien au contraire la linguistique répondra à des règles valables pour tous les systèmes de signes, ces règles seront établies par la science à venir qu'est la sémiologie :

<sup>18</sup> L'exemple le plus éminent est celui de Benveniste (BENVENISTE Émile, *Problèmes de linguistique générale*, *op.cit.*, p.51)

<sup>19</sup> BARTHES Roland, *op. cit.*, p.110.

<sup>20</sup> DE SAUSSURE Ferdinand, *op.cit.*, p.99

« La linguistique n'est qu'une partie de cette science générale, les lois que découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique, et celle-ci se trouverait rattachée à un domaine dans l'ensemble des faits humains. »<sup>21</sup>

La linguistique est donc bien un système parmi les autres, son importance est affirmée par de Saussure du point de vue de l'extension, non de la compréhension. Elle doit se plier aux mêmes lois que les autres systèmes de signes, et ne peut donc prétendre à un quelconque statut de modèle. De ce fait, ce que le langage peut révéler par rapport aux autres systèmes de signes ne peut se concevoir que comme la manifestation de lois plus générales dont elle est elle-même dépendante. Bien sûr à partir de cette position dominante, la tentation est forte de vouloir subsumer les lois générales de la sémiologie sous les règles particulières de la linguistique.

---

<sup>21</sup> *Idem*, p.33

### 3. Charles Sanders Peirce (1839-1914)

Philosophe américain, Charles Sanders Peirce est une des figures principales du pragmatisme avec William James (1842-1910) et John Dewey (1859-1952). Avec Peirce nous quittons le champ de la linguistique scientifique pour aborder celui de la spéculation philosophique. La théorie peircienne du signe se trouve inscrite dans un édifice spéculatif à vocation systématique. De ce fait, la première grande distinction entre de Saussure et Peirce est que le premier limite son propos au signe linguistique alors que le second envisage tous les types de signe.

#### 3.1. Les catégories peirciennes

La sémiotique de Peirce ne peut se comprendre sans saisir certaines données essentielles de sa philosophie, notamment sa reconstruction des catégories fondamentales de notre rapport au réel et qu'il a tout simplement appelées *Firstness* (priméité ou primarité), *Secondness* (secondéité ou secondarité) et *Thirdness* (tiercéité ou tertiarité). Pour Peirce, ces trois catégories correspondent également à trois modes d'être fondamentaux :

« Mon opinion est qu'il y a trois modes d'être. Je soutiens que nous pouvons les observer directement dans les éléments de tout ce qui est à n'importe quel moment présent à l'esprit d'une façon ou d'une autre. Ce sont l'être de la possibilité qualitative positive, l'être du fait actuel, et l'être de la loi qui gouvernera les faits dans le futur. »<sup>22</sup>

Chaque catégorie se comprend en elle-même, mais aussi selon les relations qu'elles peuvent entretenir entre elles :

« Le premier est ce dont l'être est simplement en soi; il ne renvoie à rien et n'est impliqué par rien. Le second est ce qui est ce qu'il est en vertu de quelque chose, par rapport à quoi il est second. Le troisième est ce qui est ce qu'il est par les choses entre lesquelles il établit un lien et qu'il met en relation. »<sup>23</sup>

Plus précisément, la priméité est la catégorie des sensations pures :

<sup>22</sup> PEIRCE Charles Sanders, *Ecrits sur le signe*, rassemblés, traduits et commentés par Gérard Deledalle, Seuil, Paris, 1978, p.69

<sup>23</sup> *Ibidem*, p.72

« La priméité apparaît dans toutes les qualités d'un sentiment total. Elle est parfaitement simple et sans parties ; et toute chose a sa qualité. Ainsi la tragédie du Roi Lear a sa priméité, son ton *sui generis*. Ce dans quoi toutes les qualités de cette sorte se fondent est la priméité universelle, l'être même de la priméité universelle est le mode d'être en soi. C'est pourquoi un mot nouveau était nécessaire pour l'exprimer. Autrement, « possibilité » aurait fait l'affaire. »<sup>24</sup>

Selon Joseph Chenu, « en un sens la primarité occupe la totalité de la conscience et donc de l'être : contemplez n'importe quoi en faisant attention seulement à l'objet pris comme une totalité et il n'y aura rien d'autre dans votre conscience que « a quality of feeling ». Cette qualité du sentir sera différente de toute autre et à vrai dire incomparable : « en elle-même, elle ne ressemblerait à aucune autre, car il n'y a ressemblance que par la comparaison. Elle serait un pur *priman*. Puisque ceci est vrai de tout ce que nous contemplons, si complexe que puisse être cet objet, il s'en suit qu'il n'y a rien d'autre dans la conscience immédiate. Être conscient c'est sentir, et rien d'autre ».<sup>25</sup>

La secondéité est la catégorie de l'existence et par-là aussi celle de la résistance. La secondéité concerne directement l'action, c'est-à-dire la relation à un objet. Cette deuxième catégorie est difficilement isolable de la troisième, la tiercéité :

« Quant à la secondéité, j'ai dit que la seule connaissance directe que nous en ayons est dans l'acte de volonté et dans l'expérience d'une perception. C'est dans l'acte de volonté que la secondéité ressort plus nettement. [...] Car, en premier, celui qui veut a un but ; et cette idée de but fait que l'acte apparaît comme un *moyen* en vue d'une fin. Or le mot *moyen* est presque synonyme exact du mot *troisième*. Il implique certainement la tiercéité. De plus, celui qui veut est conscient de vouloir, en ce sens qu'il se *représente* à lui-même qu'il veut. Mais la représentation est précisément la tiercéité authentique. »<sup>26</sup>

C'est en raison de son affinité avec l'action que cette seconde catégorie s'apparente à celle de la résistance. Comme le dit encore Chenu, « au-delà de la qualité des choses, il y a la présence des choses elles-mêmes comme existences brutes, indépendantes de nous, auxquelles nous ne cessons de nous heurter : toute chose a nécessairement une certaine réalité qualitative, faute

---

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 112

<sup>25</sup> CHENU Joseph, « Une philosophie de la discursivité radicale, Essai introductif », in PEIRCE Charles Sanders, *Textes anticartésiens*, traduit et présenté par Joseph Chenu, Aubier Montaigne, Paris, 1984, p.77

<sup>26</sup> PEIRCE Charles Sanders, *Ecrits sur le signe, op.cit.*, p.112

de quoi elle ne serait en rien discernable. Mais le fait que la chose existe, qu'elle soit, ne se confond pas avec ce qu'elle est. La qualité (primarité) ne peut ni se confondre avec la facticité ni en rendre compte. La secondarité c'est la pure contingence. C'est la pure éccéité de la chose considérée indépendamment de sa qualité, base possible d'une comparaison, et de toute explication par une cause ou raison. »<sup>27</sup>

### 3.2. Le signe selon Peirce

Si l'édifice spéculatif de Peirce est marqué par des prétentions à la systématité, la sémiotique peircienne s'apparente davantage à un chantier interminable, particulièrement mouvant, qu'à une construction ferme et définitive. Les définitions du signe se succèdent les unes aux autres, sans nécessairement se ressembler. Il est donc capital de se reporter aux trois catégories fondamentales établies par Peirce pour espérer tirer bénéfice de sa compréhension du signe. Ainsi, Gérard Deledalle dit de la sémiotique peircienne qu'elle « analyse le signe à la lumière des trois catégories du sentiment, de l'existence et de la médiation »<sup>28</sup>. Notons d'emblée que le signe en tant que mise en rapport ou mise en relation de plusieurs éléments se classe en principe dans la troisième catégorie, celle de la tiercéité qui est aussi plus généralement, selon Peirce, celle de la représentation. Cela n'empêche pas pour autant qu'au sein de cette catégorie il puisse y avoir des distinctions relatives à la priméité et la secondéité. L'interpénétration des catégories est un autre aspect favorisant une approche dynamique de la théorie du signe.

---

<sup>27</sup> CHENU Joseph, *op.cit.*, p.77

<sup>28</sup> DELEDALLE Gérard, *La philosophie américaine*, L'âge d'homme, Lausanne, 1983, pp.138-139

### 3.2.1. Signe et *sémiosis*

La première définition du signe peircien, celle qui est la plus large et qui est la plus souvent citée, rejoint l'approche traditionnelle du signe comme *aliquid stat pro aliquo*<sup>29</sup>, c'est-à-dire comme quelque chose qui tient lieu d'autre chose :

« Un signe, ou *representamen*, est quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre. Il s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent ou peut-être un signe plus développé. Ce signe qu'il crée, je l'appelle l'*interprétant* du premier signe. Ce signe tient lieu de quelque chose ; de son *objet*. Il tient lieu de cet objet, non sous tous rapports, mais par référence à une sorte d'idée que j'ai appelée quelquefois le *fondement* [*ground*] du *representamen*. »<sup>30</sup>

L'originalité de la sémiotique peircienne apparaît nettement dans cette définition du signe. Certes il s'agit bien de remplacer quelque chose par quelque chose d'autre, mais à l'opposé d'un modèle figé, le signe selon Peirce est destiné à être réévalué et modifié en permanence. La notion d'« interprétant », qu'il ne faut surtout pas confondre avec celle d'interprète, place le signe dans un mouvement infini de transformation et de reconstruction permanente. C'est ce que Peirce appelle « *sémiosis* », notion qui revêt une importance au moins aussi grande que celle du signe. Dans cette perspective, l'interprétant est la forme nouvelle que prend chez quelqu'un une représentation suscitée par un signe. C'est en raison de ce caractère dynamique qu'Umberto Eco a privilégié le modèle proposé par Peirce<sup>31</sup>.

La première triade sémiotique chez Peirce est donc constituée d'un *representamen*, d'un objet et d'un *interprétant*. Le statut de l'*interprétant* est sans doute le moins problématique, si ce n'est la confusion possible avec la notion d'interprète. Celui du *representamen* est déjà plus délicat dans la mesure où Peirce semble l'utiliser en équivalence avec le mot signe. Voici tout d'abord ce qu'il entend plus précisément par *representamen* :

« Ma définition d'un *representamen* est la suivante : UN REPRESENTAMEN est le sujet d'une relation triadique avec un second appelé son OBJET, POUR un troisième appelé son INTERPRÉTANT, cette relation triadique étant telle que le REPRESENTAMEN détermine

<sup>29</sup> voir KLINKENBERG Jean-Marie, *op.cit.*, p.26

<sup>30</sup> PEIRCE Charles Sanders, *Ecrits sur le signe*, *op.cit.*, p.121

<sup>31</sup> voir notamment ECO Umberto, *La structure absente*, Mercure de France, Paris, 1984 [1968], pp.66-67

son interprétant à entretenir la même relation triadique avec le même objet pour quelque interprétant. »<sup>32</sup>

Par ailleurs, Peirce établit la différence entre signe et *representamen* :

« J'emploie ces deux mots *signe* et *representamen*, différemment. Par *signe* j'entends tout ce qui communique une notion définie d'un objet de quelque façon que ce soit, étant donné que ces communications de pensée nous sont familières. Partant de cette idée familière, je fais la meilleure analyse que je peux de ce qui est essentiel à un signe et je définis un *representamen* comme étant tout ce à quoi cette analyse s'applique. »<sup>33</sup>

Le statut de l'« objet », troisième terme de la triade, est encore plus flou, dans la mesure où cet objet peut être soit la chose dont on parle (le référent), soit le signe compris dans sa matérialité. De surcroît, comme Peirce affirme que tout peut être signe, l'objet dont on parle peut lui-même se retrouver en position de signe. Par contre, ce qui apparaît assez clairement c'est que le signe ne nous apprend rien de l'objet, il faut en avoir une connaissance indépendamment du signe :

« Le signe ne peut que représenter l'objet et en dire quelque chose. Il ne peut ni faire connaître ni reconnaître l'objet ; car c'est ce que veut dire dans le présent volume objet d'un signe ; à savoir ce dont la connaissance est présumée pour pouvoir communiquer des informations supplémentaires le concernant. »<sup>34</sup>

### 3.2.2. Icône<sup>35</sup>, indice, symbole

La sémiotique peircienne est surtout connue pour ces trois catégories de signes, toujours établies selon la trichotomie fondamentale de la sensation brute, de l'existence et de la généralisation. Cette triade de l'icône, de l'indice et du symbole doit elle-même se situer au niveau du signe pris comme objet, c'est-à-dire comme existence ; nous sommes donc ici dans la secondéité. Si cette catégorisation de Peirce est sans doute une des plus claires et des plus

<sup>32</sup> PEIRCE Charles Sanders, *Ecrits sur le signe, op.cit.*, p.117

<sup>33</sup> *Ibidem*, p.116

<sup>34</sup> *Ibidem*, p.123

<sup>35</sup> De nombreux auteurs en sémiotique utilisent le mot « icône » à la place de « icone », alors que ce dernier a non seulement été intégré dans la langue française (cf. *Le Petit Robert*) mais que de surcroît il est directement issu de la sémiotique peircienne ( *icon* ). En outre, choisir le mot « icone » (masculin) permet de se démarquer de l'acception du mot « icône » (féminin) strictement lié aux images religieuses byzantines et orthodoxes.

utiles pour la sémiotique, il ne faut pas perdre de vue son inscription dans un édifice conceptuel complexe et systématisant<sup>36</sup>.

Le signe iconique ou icône se caractérise par une relation de ressemblance avec ce qu'il représente :

« Une icône [*sic*] est un signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote simplement en vertu des caractères qu'il possède, que cet objet existe réellement ou non. Il est vrai que si cet objet n'existe vraiment pas, l'icône [*sic*] n'agit pas comme signe ; mais cela n'a rien à voir avec son caractère de signe. N'importe quoi, qualité, individu existant ou loi, est l'icône [*sic*] de quelque chose, pourvu qu'il ressemble à cette chose et soit utilisé comme signe de cette chose. »<sup>37</sup>

Le domaine des signes iconiques comprend donc toute représentation en relation d'analogie avec ce qu'il représente. Cela peut donc aussi bien concerner le dessin, la peinture, la sculpture que la photographie ou le cinéma.

Pour sa part, le signe indiciel ou indice est en relation d'existence avec ce qu'il représente :

« Un *indice* est un signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote parce qu'il est réellement affecté par cet objet. [...]. Dans la mesure où l'indice est affecté par l'objet, il a nécessairement quelque qualité en commun avec l'objet, et c'est eu égard aux qualités qu'il peut avoir en commun avec l'objet, qu'il renvoie à cet objet. Il implique donc une sorte d'icône, bien que ce soit une icône d'un genre particulier, et ce n'est pas la simple ressemblance qu'il a avec l'objet, même à cet égard, qui en fait un signe, mais sa modification réelle par l'objet. »<sup>38</sup>

L'exemple le plus évident est celui de la trace ou de l'empreinte. La forme laissée dans la boue par le sabot d'un chevreuil atteste de son passage à cet endroit, mais aussi de sa taille, son poids, etc. L'empreinte est la preuve d'une relation d'existence entre l'animal et le sol sur lequel il s'est déplacé. Dans ce paradigme de l'empreinte, la photographie en tant qu'impression photonique relève également de l'indice. Cette remarque montre le caractère dynamique des catégories peirciennes et leur interpénétration. Un signe peut donc être à la fois iconique, indiciel et symbolique.

<sup>36</sup> Pour un tableau récapitulatif général des catégories du signe, voir PEIRCE Charles Sanders, *Ecrits sur le signe, op.cit.*, p.240

<sup>37</sup> *Ibidem*, p.140

<sup>38</sup> *ibid.*

Le troisième type est celui du signe symbolique ou symbole :

« Un *symbole* est un signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote en vertu d'une loi, d'ordinaire une association d'idées générales, qui détermine l'interprétation du symbole par référence à cet objet. Il est donc lui-même un type général ou une loi, c'est-à-dire un légisigne. A ce titre, il agit par l'intermédiaire d'une réplique. Non seulement il est général lui-même, mais l'objet auquel il renvoie est d'une nature générale. »<sup>39</sup>

C'est à cette troisième catégorie qu'appartient le langage articulé. Le caractère principal du symbole est d'être conventionnel, arbitraire<sup>40</sup>. C'est-à-dire qu'à l'inverse de l'indice, et dans une moindre mesure de l'icône, la forme du signe symbolique n'est pas déterminée par l'objet qu'il représente. Le symbole est en ce sens une libre création.

### 3.3. Remarque sur l'anti-psychologisme de Peirce

Du fait de la préoccupation « pragmatique », c'est-à-dire le point de vue de l'interaction entre l'individu et le groupe, Peirce a pu produire un modèle qui paraît à première vue plus dynamique que celui proposé par Saussure. C'est par la notion d'*interprétant*, le troisième terme de sa triade sémiotique que Peirce se démarque de l'approche du signe saussurien, souvent qualifié de binaire (signifiant/signifié). Il ouvre la perception du langage en tant que processus, la chaîne infinie des *interprétants* en est l'expression et il est vrai que tout comme chez de Saussure, une lecture « subjectiviste » pourrait se concevoir, mais elle se heurterait frontalement à la perspective pragmatique qui, tout au contraire, évacue le problème de la conscience.

En effet, Peirce s'est formellement opposé à la « subjectivité » de Descartes<sup>41</sup> ; Gérard Deledalle nous fournit les clés pour appréhender cette opposition :

« L'antipsychologisme de Peirce est la raison indirecte de son sociologisme, qui est lié à la sémiotique comme son pragmatisme l'est à la critique de Descartes. C'est parce qu'elle n'est pas psychologique et refuse le sujet du discours que la théorie de Peirce est sociale.

<sup>39</sup> *Ibidem*, pp.140-141

<sup>40</sup> Notons que la notion de symbole chez de Saussure est tout au contraire caractérisée par une relation motivée entre représentant et représenté, c'est-à-dire une relation de ressemblance. Le symbole saussurien s'apparente donc plutôt à la catégorie de l'icône chez Peirce.

<sup>41</sup> voir PEIRCE Charles Sanders, *Textes anticartésiens*, *op.cit.*

Expliquons-nous. Peirce a constamment défendu la nature sociale du signe. Non en opposant comme Saussure le fait, la langue à la parole, mais en éliminant purement et simplement le sujet du discours. C'est bien « je » qui parle, mais ce qu'il dit n'est pas et ne peut pas être « subjectif »: le « je » est le lieu des signes et singulièrement le lieu des interprétants, un lieu qui n'est pas isolé, tout au contraire un lieu en situation, - et toute situation est sociale.

A l'inverse de celle de Saussure, la théorie des signes de Peirce est plurielle et engagée (avec ou sans signification politique selon que son lieu d'application est ou non politique). Cette conception plurielle et engagée du signe tient à la nature même du signe dans la sémiotique peircienne »<sup>42</sup>.

C'est sans doute cet antipsychologisme qui a entravé la réflexion sémiotique de Peirce.

Paradoxalement, il faut noter que la phanéroscopie à partir de laquelle il construit sa théorie du signe n'est rien d'autre qu'une analyse des représentations mentales et de leur typologie :

« La phanéroscopie est la description du *phaneron* ; par *phaneron*, j'entends la totalité collective de tout ce qui, de quelque manière et en quelque sens que ce soit, est présent à l'esprit, sans considérer aucunement si cela correspond à quelque chose de réel ou non. »<sup>43</sup>

La sémiotique de Peirce se trouve donc dans une opposition difficilement conciliable entre une volonté d'analyser les représentations mentales et le souci pragmatique d'éviter tout mentalisme.

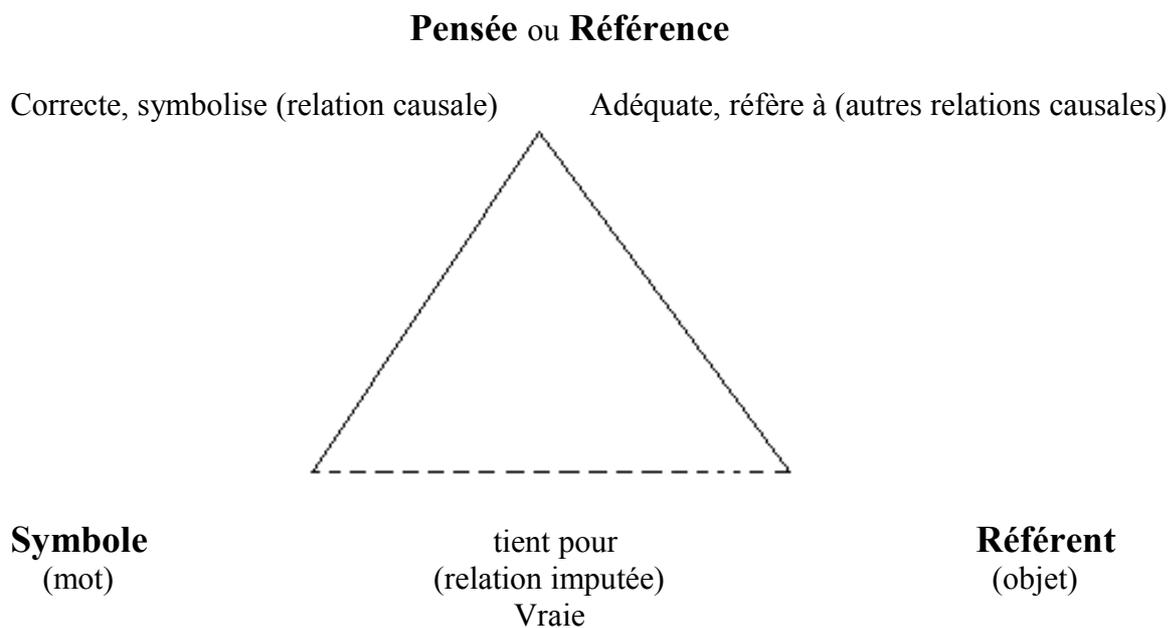
---

<sup>42</sup> DELEDALLE Gérard, *Lire Peirce aujourd'hui*, De Boeck, Paris-Bruxelles, 1990, p.110

<sup>43</sup> PEIRCE Charles Sanders, *Ecrits sur le signe*, *op.cit.*, p.67

#### 4. Charles Kay Ogden (1889-1957) et Ivor Armstrong Richards (1893-1979)

Le triangle sémiotique de Ogden et Richards est manifestement un des plus usités, mais il faut bien reconnaître qu'il prête à confusion à plusieurs égards. Quoique Ogden et Richards fustigent la croyance d'une signification qui serait contenue dans les mots<sup>44</sup>, la figure du triangle porte foncièrement à confusion, jetant visuellement les bases d'un principe d'équivalence, mais aussi d'identité entre les trois éléments du triangle.



La figure du triangle met en relation le triplet « symbole-référence-réfèrent »<sup>45</sup>, selon des rapports par couples, ainsi entre « symbole » et « référence » un lien causal est affirmé, entre « référence » et « réfèrent » il y a aussi une relation plus ou moins directe, par contre il n'y a aucune relation entre « symbole » et « réfèrent » autre qu'indirecte<sup>46</sup>. Ogden et Richards insistent lourdement sur l'absence de connexion directe entre le mot et la chose supposée être

<sup>44</sup> Ce que Richards appellera plus tard « *The proper meaning superstition* » (cfr. RICHARDS I.A., *The Philosophy of Rhetoric*, Oxford University Press, New York, 1965, p.11)

<sup>45</sup> Au départ du triplet « *words-thoughts-things* »

<sup>46</sup> OGDEN C.K., RICHARDS I.A., *The Meaning of Meaning, A Study of the Influence of Language upon Thought and of the Science of Symbolism*, Routledge & Kegan Paul Ltd., London, 1956 [1923], pp.10-11

dite, « la seule connexion qui tienne est celle qui consiste en l'usage du mot lorsque nous nous référons à cet objet ».

Il y a donc trois relations par doublet dont une est radicalement distincte des deux autres, c'est pour cette raison que Ogden et Richards justifient l'emploi des pointillés entre « symbole » et « référent », mais visuellement la figure du triangle projette une équivalence entre les trois relations et induit tout au contraire une relation de causalité ou d'identité entre « symbole » et « référent ». L'usage des pointillés n'est qu'une vaine subtilité que certains ouvrages n'hésitent pas à faire sauter au profit d'une ligne continue en tout point équivalente aux deux autres côtés du triangle<sup>47</sup>.

La définition du signe saussurien avait été critiquée en son temps par Ogden et Richards : « le désavantage de cette approche est ...que le processus d'interprétation est inclus par définition dans le signe »<sup>48</sup>. La critique d'Ogden-Richards pointe une circularité qui selon eux passe complètement à côté de la question essentielle de l'interprétation. S'il est vrai qu'il n'est pas de son propos de répondre aux attentes d'une théorie de la communication qui serait motivée par le souci d'éviter les malentendus, de Saussure en définissant le signe comme essentiellement psychique pose les jalons d'une réflexion pertinente sur la question de l'interprétation et du langage en général.

En revenant à la triade « pensées-mots-objets » ou « référence-symbole-référent », elle n'est pas sans présenter quelque affinité avec le stoïcisme, pour lequel le langage se caractérisait par la rencontre de deux corporels et d'un incorporel<sup>49</sup>. D'après Angèle Kremer-Marietti la dualité signifiant/signifié aurait déjà été pensée bien avant de Saussure par les Stoïciens :

<sup>47</sup> voir notamment LAURIER Daniel, *Introduction à la philosophie du langage*, Mardaga, Liège, 1993

<sup>48</sup> OGDEN C.K., RICHARDS I.A., *The Meaning of Meaning*, *op.cit.*, p.5 note 2

<sup>49</sup> Sextus Empiricus, *Contre les mathématiciens*, VIII, 11-12, reproduit dans TODOROV Todorov, *Théories du symbole*, Seuil, 1977, p.16.

« Les Stoïciens disent que trois choses sont liées : le signifié, le signifiant et l'objet. De ces choses, le signifiant, c'est le son, par exemple "Dion"; le signifié, c'est la chose même qui est révélée et que nous saisissons comme subsistant en dépendance de notre pensée, mais que les Barbares ne comprennent pas bien qu'ils soient capables d'entendre le mot prononcé; alors que l'objet est ce qui existe à l'extérieur : par exemple, Dion en personne. Deux de ces choses sont corporelles : le son et l'objet, tandis qu'une est incorporelle, c'est l'entité qui est signifiée, le dicible (*lekton*), qui est vrai ou faux. »<sup>50</sup>

Mais s'il fallait traduire la définition du signe linguistique telle qu'elle est exposée dans le *Cours de linguistique générale* en termes stoïciens, il n'y aurait dès lors que deux incorporels, le signifiant et le signifié, constituant dans leur ensemble un troisième incorporel, le signe linguistique dans son entier.

En examinant la triade de Ogden et Richards, on peut percevoir l'opacification qu'engendre l'utilisation du terme « référence ». En effet le terme « référence » tend à détacher la question du langage de celle de la conscience (ce qui est déjà moins le cas dans l'autre triplet avec l'utilisation du terme « pensée »). Il s'agit d'une entité particulière qui appartient au signe et non plus à la conscience, dont le rôle est éludé ou plutôt recouvert et caché par ce terme proprement linguistique. Plus globalement, le schéma triadique oriente la pensée vers une forme de fixation à laquelle sont soumises les trois composantes. Sous ce rapport, la proposition de Saussure, qui effectivement ne se préoccupe pas de la relation entre le signe et l'objet mais se concentre sur l'opération psychique qui est condition de ce rapport, autorise une mobilité des relations signes/objets que le schéma triadique tend à figer.

Et lorsque Ogden et Richards s'efforcent d'élucider les principales raisons pour lesquelles il existe des « mésententes » dans l'utilisation du langage, tout en dénonçant le piège permanent de l'hypostase<sup>51</sup>, ils négligent le caractère essentiellement psychique du signe linguistique mis en « évidence » par de Saussure. Le propos de Ogden-Richards se concentre sur l'usage et sur les conditions de la communication<sup>52</sup>, occultant le rôle central joué par la

<sup>50</sup> KREMER-MARIETTI Angèle, *La symbolité*, PUF, 1982, p.15.

<sup>51</sup>“Words mean nothing by themselves, although the belief that they did was once equally universal.” (OGDEN C.K., RICHARDS I.A., *op.cit.*, p.9-10)

<sup>52</sup> *Ibidem*, p.12

*conscience*, espace négatif dont il semble assurément plus commode de décentrer la réflexion. Or précisément l'inclination à l'hypostase, décriée à juste titre dans *The Meaning of Meaning*, n'est sans doute que l'expression, bien compréhensible, d'un besoin de positivité dans laquelle leur propos tend précisément à se limiter.